

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Du magnifique au sirupeux

Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Montréal, Boréal, 1992, 128 p.

Emmanuel Aquin, *Réincarnations*, Montréal, Boréal, 1992, 174 p.

Marie-Danielle Croteau-Fleury, *Jamais le Vendredi*, Lachine, La pleine lune, 1992, 234 p.

Andrée Poulin

Numéro 68, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38784ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, A. (1992). Compte rendu de [Du magnifique au sirupeux / Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Montréal, Boréal, 1992, 128 p. / Emmanuel Aquin, *Réincarnations*, Montréal, Boréal, 1992, 174 p. / Marie-Danielle Croteau-Fleury, *Jamais le Vendredi*, Lachine, La pleine lune, 1992, 234 p.] *Lettres québécoises*, (68), 17-18.

Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, Montréal, Boréal, 1992, 128 p., 15,75 \$.
 Emmanuel Aquin, *Réincarnations*, Montréal, Boréal, 1992, 174 p., 18,95 \$.
 Marie-Danielle Croteau-Fleury, *Jamais le Vendredi*, Lachine, La pleine lune, 1992, 234 p., 18,95 \$.



Du magnifique au sirupeux

ROMAN
 Andrée Poulin

De la prose veloutée de Lise Bissonnette aux clichés d'un Harlequin glorifié, en passant par le fatras d'Emmanuel Aquin.

DE LISE BISSONNETTE, on connaissait déjà l'éditorialiste à la logique rigoureuse, à la polémique vigoureuse. Voilà qu'avec son premier roman, elle se révèle aussi une remarquable styliste. Pour son *Marie suivait l'été*, la directrice du *Devoir* a troqué son stylo-scalpel contre un pinceau délicat. Déposant le clairon du tribun, elle passe au boudoir tamisé de la littérature, où sa prose compacte et contrastée s'étale dans un luxe d'images veloutées.

Lise Bissonnette raconte ici l'Abitibi, ce pays prison, sec et dur, douloureusement beau. Dans une grise ville minière où les eaux stagnent et les gens croupissent, Marie la maîtresse d'école rencontre Corrine, la serveuse de bar. L'une est issue d'une bonne famille, l'autre de ces quartiers pauvres où «l'odeur de moisi traînait jusque dans les êtres». Entre la rêveuse en sage robe beige et le «chardon» au corsage orange se développera une inattendue complicité, une émouvante amitié.

Poignants paysages

Dans ce roman conçu en un défilé de tableaux impressionnistes, l'intrigue se fait ténue, l'action presque inexistante. La seule carence de ce livre si achevé serait d'ailleurs dans cette absence de tension dramatique. Si aux prouesses stylistiques s'ajoutait un brin de suspense, un peu d'action, la lecture n'en serait qu'encre plus envoûtante.

Mais tout le récit se focalise ici sur les descriptions. Avec une rare puissance d'évocation, Lise Bissonnette crée des atmosphères clair-obscur, esquisse de poignants paysages. Quel spleen dans la vie en cul-de-sac de ce no man's land abitibien ! Quelle morosité dans cette trop vieille Vienne où pourrit le Danube ! Quelle frénésie dans ce New York d'acier et de pollution, où le soleil du soir «inventait des lumières aux étages encore éteints».

Paradoxalement, l'absence d'émotions, un certain détachement dans le ton, se juxtaposent ici à des passages d'un lyrisme à faire frissonner. L'unique scène érotique, jetée crûment au cœur du roman constitue un superbe exemple de ce paradoxe : sans fioriture, presque clinique, cette scène n'en est pas moins d'une troublante intensité.

Lise Bissonnette a du vocabulaire, de la culture, et cela est évident

dans sa façon de manier l'ellipse, de dégoter l'adjectif inusité, de débusquer d'éclatantes métaphores.

Jouant avec la ponctuation, elle trouve une façon bien à elle de morceller ses phrases, de marteler un mot ou de souligner une sonorité, dotant ainsi son écriture d'un rythme syncopé, magnétisant.

Dans cette plaquette d'une centaine de pages, Lise Bissonnette a brillamment esquissé tous les guets-apens d'une première œuvre. La grande dame du *Devoir* avait démontré sa valeur comme journaliste. Avec ce court mais lumineux récit, elle gagne — haut la main — ses galons d'écrivain. Vivement le prochain !

Fatras et magma

Emmanuel Aquin aurait tout avantage à s'inspirer du style épuré et orné de Lise Bissonnette. Son *Réincarnations* est l'antithèse de *Marie suivait l'été*. Beaucoup de bruits et de fureurs, de sang et de larmes, le tout monté en un magma d'épisodes sans queue ni tête.

S'acharnant à produire l'effet, Emmanuel Aquin néglige le style. Obnubilé par son souci de provoquer, il tombe dans l'alambiqué, pond un fatras.

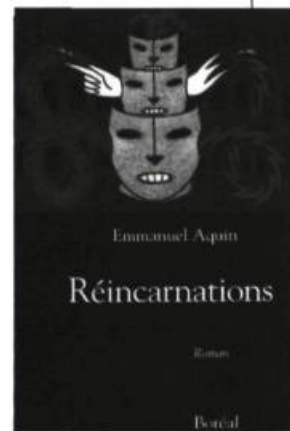
Sexagénaire détraqué, le personnage principal du roman, prénommé Emmanuel, devient dieu, après avoir été critique littéraire puis écrivain (toute une gradation !). Il vogue de cauchemar en réincarnation, oscillant entre la paranoïa, l'onanisme, la rage et le désespoir. Hanté par des visions apocalyptiques, il se lance dans une série de meurtres crapuleux et inexplicables. Il tue par exemple à coups de pelle la femme qu'il a aimée, puis la recrée en éjaculant sur un de ses étrons. Cherchez la symbolique !

Pédaler dans le yogourt

Qu'a tenté de faire Emmanuel Aquin ? Du fantastique ? De l'absurde ? Voulait-il du baroque, du kitsch ? Allez savoir. Ce jeune écrivain a mis beaucoup d'énergie à dérailler, délirer, divaguer et digresser, mais l'ensemble est si gratuit, si confus que le lecteur pédale constamment dans le yogourt. Mal découpé, le récit trop linéaire s'étire en une fastidieuse énumération de péripéties abracadabrantes. C'est à en donner la migraine à une tête de bois.



Lise Bissonnette



Boréal

Roman

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal

Boréal



À l'auteur d'un troisième roman (puisqu' *Réincarnations* avait été précédé d' *Incarnations* et de *Désincarnations*), on pardonne moins facilement tant de maladresses.

Au début du livre, le personnage, alors incarné en critique littéraire, affirme qu'il vaut mieux décourager les écrivains sans talent avant qu'ils ne fassent trop de dégâts.

S'il harnachait sa fouguese imagination, s'il s'exerçait au dosage, Emmanuel Aquin pourrait, à son prochain roman, s'éviter un autre dégat.

Sirupeux récit

N'ayant ni le style de Lise Bissonnette, ni la fantaisie d'Aquin, Marie-Danielle Croteau-Fleury n'a rien pour racheter son histoire sirupeuse, maladroitement racontée.

À trente-neuf ans, Alexis, le héros de *Jamais le vendredi*, cherche un projet de vie. Après cinq ans en mer sur un voilier, il revient à Montréal pour les obsèques de sa mère et, au cimetière, il tombe amoureux. «Et c'est à ce moment précis qu'il aperçut une femme et que son cœur se mit à battre de façon tout à fait désordonnée.» Oupelai ! Le coup de foudre a-t-il jamais été décrit avec autant d'originalité ?

Comme sa dulcinée se montre récalcitrante (elle veut bien baiser mais non l'aimer), Alexis se met à écrire le roman de leur passion inachevée.

Valse-hésitation, apprivoisements, faux pas et séparation.

Les palpitations et l'évolution des amoureux sont prévisibles cent kilomètres à l'avance. Comme de raison, après une déchirante rupture, ils se retrouvent *in extremis* (à la toute dernière page) et tombent dans les bras l'un de l'autre. Et ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps...

Pluie de clichés

Il pleut des clichés dans ce récit. Les pires clichés ! Pour Marie-Danielle Croteau-Fleury l'air est bon, le ciel bleu limpide, on pleure comme une fontaine et la tarte aux pommes est merveilleuse. Pitié ! La cour est pleine !

Non contente d'abuser des lieux communs, l'auteure se permet aussi du mélo. «Eléna [...] blessée, s'enfuit en claquant la porte, monta chez elle en courant, s'affala sur son lit et saigna de toutes ses blessures.»

Histoire banale, couchée dans un style banal, *Jamais le vendredi* ressemble à un roman Harlequin glorifié.



«Création»

● Céline

● Édition critique

● Maria Chapdelaine

● Place

● Réplique

● Bonheur d'occasion

● Sémiotique

● Stop

● Styl(e) bigenr(e)

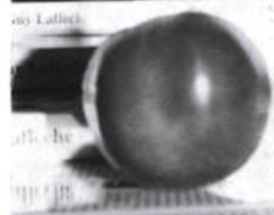
● Vulgarités



Guy Laflèche

P
O
L
E
M
I
Q
U
E
S

Singulier



Guy Laflèche, *Polémiques*, Éditions du Singulier : 320 pages, 24 \$

Si votre libraire ne tient pas le livre en vente sur ses rayons, inutile d'attendre la «commande spéciale»: commandez-le vous-même par la poste. Votre libraire a droit à sa juste part (40%), s'il vous offre le livre, mais certainement pas pour le faire venir à votre place — nous n'avons pas besoin de lui pour cela.

Payé par chèque visa M/C

N° de la carte

Date d'expiration

Signature

Adresse d'expédition:

Nom

Adresse

Ville / Prov.

Code postal

Les Éditions du Singulier, 30 place Giroux, Laval, Qué. H7N 3J2